

et sa splendeur mourante ne jetait plus que des lueurs de triste présage, telles que les brillans efforts d'un héros au champ des dernières batailles, où vont tomber sa gloire et son sceptre.

Les nuages que, toute la journée, le vent avait dispersés, s'étaient rassemblés à l'orient, comme se réunissent les revers et les calamités pour fondre à la fois et de toutes parts sur un empire qui s'écroule.

Bientôt le vent et la pluie se succèdent alternativement. Les ténèbres remplacent le jour; et les arbres de la forêt, dont les feuilles plient sous l'eau du ciel, ne présentant plus nul abri, ne font entendre au voyageur que leurs mugissemens plaintifs.

A peu de distance des amans, le castel du sire de Sabran élevait alors ses hautes tourelles; aucun autre toit protecteur ne se présentait devant eux. Zénaire, peu habituée aux privations et aux fatigues, porte, en soupirant, sa vue vers le manoir d'Amalric. Sachant que le prince considère comme dangereuse et perfide la demeure de ce suze-

rain redouté des belles, elle n'ose exprimer le désir d'y aller chercher un refuge; elle craint d'affliger Alamède.

Elle s'appuie languissamment contre le tronc d'un chêne antique; ses pieds sont déchirés par les ronces et meurtris par les cailloux de la forêt; elle sent ses genoux défaillir. La pluie a trempé ses vêtemens; son visage est pâle et défait; ses membres sont glacés et tremblans: tout son courage est épuisé. Elle ne se plaint point, il est vrai; mais, cachant ses yeux, elle pleure.

La belle reine de Provence, livrée, au milieu de la nuit, à la fureur des élémens, expirante en un bois sauvage, sans assistance et sans abri, quel spectacle pour Alamède!... Lire sur ses traits ses souffrances, et ne pouvoir les adoucir! Savoir le soulagement à deux pas, et oser le lui refuser! Quel épouvantable supplice!.... C'est plus qu'il ne peut supporter.

« — O Zénaire! s'écrie-t-il, quelle nuit!  
» quel affreux moment!... »

Zénaire ne répond point; mais ses yeux, levés vers le castel de Sabran, lui montrent les fenêtres éclairées de l'opulente citadelle.

Ce muet langage a suffi... « — Eh bien! » reprend-il avec désespoir, « frappons à ces » funestes portes; entre deux horribles pé- » rils, choisissons le moins évident. »

Il dit : Zénaire, soutenue ou plutôt portée par son amant, se traîne jusqu'à la forteresse; et bientôt le cor a sonné.

« — Présentons-nous au châtelain, » dit le prudent élève d'Éral, « comme deux époux » revenant d'un pèlerinage lointain. Cachez » votre visage sous votre voile; je tiendrai » ma visière fermée; et nous dirons qu'un » vœu sacré nous défend de montrer nos » traits jusqu'au jour où nous remettrons le » pied sur la terre natale. »

La fille de Raymond applaudit à cette idée. Les amans entrent au castel.

Entre deux rangs d'archers portant des flambeaux, ils ont passé sous les voûtes basses de la grosse tour du beffroi. Ils montent ensuite un escalier tournant, qui les mène à la plate-forme d'un édifice crénelé. Sans l'obscurité de la nuit, ils contempleraient de ce lieu aéré et découvert la vaste étendue

du pays, et la rivière navigable qui baigne les murs de la place.

Quittant ce plateau d'observation, ils sont conduits, par une étroite galerie à jour communiquant d'un rempart à l'autre, jusqu'au bâtiment principal où se tient le chef suzerain. Cette haute construction, s'élevant au milieu d'un cercle de tourelles, semble une citadelle imprenable (1).

Les voilà dans la salle d'armes; ils sont présentés au sire de Sabran. L'orgueilleux chef, sans se lever, leur fait un léger signe de tête; il jette sur eux un regard ironique et dédaigneux; il les accueille avec cette insultante bienveillance, enduit transparent de bonté, impertinence vernissée, qui rend insupportable un bienfait.

Assis près du foyer antique, et s'appuyant contre un trophée, il parle à plusieurs preux qui l'entourent, et surtout au fameux Drolon, qui là, parmi les assistans, occupe la première place. Quelle réception pour une

---

(1) Voyez, sur les vieux châteaux forts, les auteurs cités dans les notes du l. IV.

reine puissante qui voyait naguère à ses pieds les preux les plus hautains du royaume !... et quel nouveau tourment pour le prince , qui reconnaît dans Amalric le paladin *de la fontaine !*

Il s'est avancé vers lui la visière baissée : fidèle à ses résolutions, il lui a demandé l'hospitalité pour quelques heures seulement ; et lui a déclaré , que , par suite d'un vœu , lui et son épouse étaient astreints à cacher leurs traits jusqu'au terme de leur voyage.

Le sire de Sabran sourit ; et , avec une affabilité moqueuse , il leur adresse ces paroles :

« — Couple intéressant et pieux ! heureux  
» qui vous ouvre un asile ! Oh , combien  
» je me félicite de pouvoir vous offrir mes  
» soins ! Vous épurerez ma retraite par la  
» flamme sanctifiée de vos tendresses conju-  
» gales ; et , sous ces murs trop souvent souil-  
» lés par d'illégitimes amours , vos ardeurs  
» pudiques et licites épandront les bénédic-  
» tions. »

La fille de Raymond se tait. Ses membres engourdis par le froid , commencent à se ré-

chauffer auprès de l'âtre secourable. Elle sent revenir ses forces ; mais que son cœur altier doit souffrir !

« — Drollon ! a repris Amalric, voilà le sujet  
» d'une ballade. Deux pèlerins à tournure  
» équivoque , arrivant seuls on ne sait d'où ,  
» voyageant on ne sait comment , se cachant  
» on ne sait pourquoi : le beau début pour  
» un poème ! c'est une mine de mystères, c'est  
» la trouvaille du génie. A l'œuvre , maître en  
» Apollon ! votre canevas est d'or pur. A  
» l'exemple des auteurs modernes , avec de  
» grands mots et du vague , l'amour errant ,  
» le clair de lune , l'innocence courant les  
» champs , un serment et des œuvres pies ,  
» des fatalités et la rime , vous enfanterez un  
» chef-d'œuvre. »

Le poète a baissé la tête , et les assistans applaudissent. Un sarcasme est toujours charmant lorsqu'il tombe... sur le voisin.

S'étant tourné vers ses guerriers : « — Che-  
» valiers ! » poursuit Amalric , « la pèlerine de  
» céans paraît accablée de fatigue ; et je crains  
» pour vous , que , sous peu , elle ne nous dé-  
» robe sa présence ; mais au reste qu'im-

» porte qu'un astre quitte ou non le firmament, s'il est couvert d'un gros brouillard, et s'il n'y doit point être vu ! D'ailleurs, nobles enfans de Mars, sachons nous faire aux privations ; et consolons-nous avec la pensée que le mystérieux n'est pas tousjours l'admirable, et qu'ici-bas ce qui se cache est souvent peu curieux à voir.

» — Sire Amalric ! » répond le prince du même ton de raillerie, « vos paroles sont aussi obligantes que votre accueil est gracieux. En toute autre circonstance, je passerais, avec un plaisir extrême, la nuit entière à vous écouter ; mais, guerrier comme vous, il faut que je me fasse aux privations, et que, me retirant avec ma compagne, je me console avec la pensée que le noble n'est pas toujours le grand, et qu'ici-bas tout ce qui se dit est souvent peu curieux à entendre.

» — Hola ! varlets, écuyers, pages ! » s'écrie le sire de Sabran, « qu'on prépare à l'instant à ce couple édifiant l'appartement aux saints tableaux, et qu'on leur y serve un repas ! Nous devons être probablement

» aux Quatre-Temps ou en Vigile, qu'on n'outrage point ces béats par l'offre d'impurs comestibles ! Il ne leur faut que des racines, des pains azimes et de l'eau pure. Qu'on ne s'avise point surtout de prêter une oreille indiscrete à leur entretien matrimonial, et qu'on se garde de porter un œil téméraire sur l'arche sainte de leurs vies sages ! »

Puis se levant et s'approchant de Zénaire : « — Belle inconnue ! » continue-t-il, « comme je présume que la couche nuptiale et ses joies mondaines sont maintenant au-dessous de vos hautes pensées et ne distraient même plus vos loisirs ; comme je suis vaincu qu'après les pieuses équipées que l'on nomme pèlerinages, il n'est plus pour vous de voluptés à connaître que les espérances ineffables, j'ai placé votre appartement près la chapelle du manoir. Vous pourrez, chastes pèlerins, y faire, si bon vous semble, une demi-douzaine de vœux nouveaux, et, pour mieux reposer vos sens, y passer la nuit à genoux : je me recommande à vos prières. Quant à vous, poète

» Drollon, croyez-moi, prenez votre lyre;  
 » suivez-les aux parvis sacrés; et, dans les  
 » ombres solennelles de la nuit et de la piété,  
 » sur les airs de leurs saints cantiques, im-  
 » provisez votre ballade. »

Il dit : Zénaire, sans prononcer une parole, se hâte de s'éloigner du suzerain insolent et discourtois. Le prince indigné l'accompagne; un varlet du manoir les guide.

Ils parviennent à la chambre qui leur est destinée. Quelques tableaux représentant les supplices des premiers martyrs, en décorent les sombres murs; ses fenêtres sont à vitraux; un lit antique y est dressé; les ornemens en sont lugubres; et, au fond, une porte basse y communique à la chapelle.

Les domestiques du castel dressent une table en cette enceinte; et, selon les ordres du maître, ils servent aux pèlerins un vrai repas d'anachorète. L'un d'eux examine Alamède avec une curiosité inquiète, tourne sans cesse autour de lui, épie ses mouvemens et ses gestes, et semble, à travers sa visièrre, avoir reconnu son visage. L'homme étrange, à force de soins, s'attire l'attention

du prince. O surprise! c'est Izorin, l'ancien ami de son enfance.

Le jeune pâtre d'Aiguemar était retourné à son hameau après sa séparation d'avec son maître; mais Giraud de Simiane, le mortel ennemi d'Alamède, s'était emparé de sa chaumière, et avait prononcé contre lui une sentence de proscription. Izorin avait repris la route d'Aix pour y rejoindre l'élève d'Éral, lorsque, en passant sur les terres du sire de Sabran, il y avait été arrêté comme suspect et vagabond, et s'y était vu contraint de s'enrôler sous les bannières d'Amalric. Bientôt son intelligence et son adresse l'avaient fait remarquer parmi ses compagnons d'armes: le châtelain, n'ayant pas reconnu en lui le jongleur du *perron aventureux*, l'avait rapproché de sa personne; et Izorin, admis au nombre de ses varlets, coulait des jours doux et paisibles.

Alamède a reconnu son ami; mais il n'ose se découvrir à lui, devant les autres servi-

teurs d'Amalric; la prudence le lui défend; le moment n'est pas favorable; et le pauvre Izorin, sortant avec ses compagnons, a poussé un profond soupir, auquel a répondu secrètement le cœur de l'orphelin d'Aiguemar.

Alors, seule et en liberté, la reine a relevé son voile. Alamède parcourt son appartement, visite ses dépendances, et passe dans la chapelle. Ce lieu saint est spacieux. Des piliers massifs soutiennent sa nef; et ses arcades voûtées sont chargées de sculptures gothiques.

Il s'est avancé vers l'autel, où sont allumées plusieurs lampes. Dieu! quel objet frappe sa vue!.... Dans une des niches du sanctuaire, le manche de la lyre brisée *au pas d'armes de la fontaine* est attaché à la crosse d'une statue d'évêque; et au bas, en gros caractères, Amalric a gravé ces mots :

« — *Je jure, au nom du Dieu vengeur, de  
» poursuivre jusqu'au tombeau le misérable  
» ménestrel qui osa lever sur moi sa mandore;  
» de ne jamais lui pardonner; et, dès qu'il*

» sera en ma puissance, de lui faire expier son  
» crime par le plus horrible trépas (1). »

Le prince a saisi le manche cassé de l'instrument de Béatrix, et l'ouvre précipitamment. O découverte inespérée! il y retrouve, encore cachetée, la lettre explicative et perdue de la dame de Saint-Chrisogone. Roulée au fond du manche obscur, elle échappait à tous les yeux.

Il retourne vers sa compagne; il lui raconte en peu de mots les premiers événements de sa vie, ses rapports avec Ipsiboé, les mystères du fameux marais, et la perte qu'il avait faite de l'écrit qu'il vient de recouvrer. Puis, s'étant assis auprès d'elle, il lui lit la lettre suivante :

« Alamède, fils bien-aimé! le jour des révélations est venu. Tu n'es point l'orphelin obscur d'un hameau; tu descends du prince immortel dont s'enorgueillit la Provence.

---

(1) De pareils vœux étaient alors très-fréquens. Voyez, à cet égard, les notes des livres précédens et les auteurs déjà cités.